

## LOUIS TURBAN (1874-1951) ET SON MONDE: ESQUISSE DU RÉSEAU D'UN DIARISTE CHAUX-DE-FONNIER<sup>1</sup>

Il a suffi de quelques semaines pour que s'opère, en chaîne, un ensemble de résurrections, de réanimations latérales. Comme par provignement, un massif encore obscur d'êtres disparus (...) se recompose; grâce à lui, des fantômes réapparaissent alors qu'ils n'avaient aucune chance de sortir de l'oubli.<sup>2</sup>

Collé sur la couverture cartonnée, un petit rectangle de papier beige indique sobrement: «-1911- *Souvenirs* ». Les motifs marine et bleu ciel sont griffés par endroits. A gauche, vers le milieu, une tache brunâtre les salit. La tranche commence à se déchirer vers le bas, et découvre la toile noire de la reliure. Une ficelle la traverse de part en part: elle attache quelques centaines de pages jaunies, couvertes d'une écriture serrée (fig. 1).

Le journal tenu par Louis Turban de 1911 à sa mort en 1951 nous parle de la vie ordinaire de ce graveur doreur de La Chaux-de-Fonds. Les entrées – le mot désigne « ce qui est écrit sous une même date »<sup>3</sup> – donnent une bonne image des loisirs de l'époque: le samedi et le dimanche, l'horloger aime se promener dans la nature avec son épouse Jeanne, ou jouer aux cartes avec des amis dans un café. De brèves notations livrent également des renseignements sur d'autres sujets, comme le travail, la religion ou la santé de l'auteur.

Une caractéristique du document a tout particulièrement retenu notre attention: au fil de la lecture, on rencontre des patronymes par centaines. Cette multitude de contacts invite à s'intéresser au « réseau » de Louis Turban. Ce concept, très utilisé dans la recherche actuelle<sup>4</sup>, varie beaucoup selon les travaux consultés. Nous en avons choisi une définition très large, à savoir l'ensemble des relations, rares ou fréquentes, qu'un individu entretient avec autrui. Evidemment, reconstituer exactement ce que fut son milieu social – dans cette contribution, les expressions *réseau*, *milieu* et *espace social*

<sup>1</sup> Cet article est le fruit de recherches en cours dans le cadre d'un mémoire de licence (Institut d'histoire, Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel), mené sous la direction du Professeur Philippe Henry. Il s'agit de réaliser une biographie de Louis Turban.

<sup>2</sup> Alain CORBIN, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu 1798-1876*, Paris, 1998, p. 15.

<sup>3</sup> Philippe LEJEUNE et Catherine BOGAERT, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, 2006, p. 23.

<sup>4</sup> Claire LEMERCIER, «Analyse de réseaux et histoire», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 52-2, avril-juin 2005, p. 88.

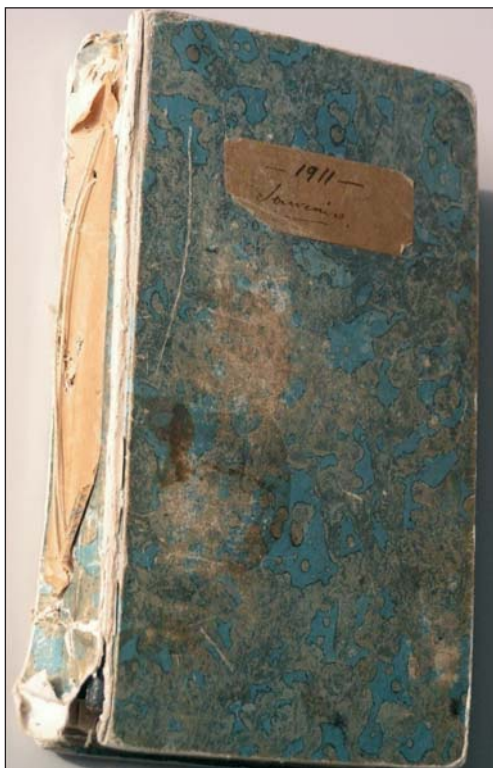


Fig. 1. Les motifs marine et bleu ciel sont griffés par endroits... Source: AVO, Louis Turban, 1911. *Souvenirs*.

leur propriétaire, ou restent cachés une éternité dans des greniers poussiéreux. Le hasard a décidé de l'épargner. Même si Louis Turban a probablement un peu forcé le destin: en général, les diaristes tiennent à leur confident de papier, leur démarche reposant «sur une volonté consciente ou inconsciente de se prolonger au-delà de la mort»<sup>5</sup>. A-t-il fait promettre à sa femme Jeanne, qui lui a survécu douze ans, de garder le journal pour la postérité? Nous n'en savons rien. Toujours est-il que le précieux document reposait sur un rayon d'une librairie d'ouvrages anciens de Neuchâtel, aujourd'hui fermée, lorsqu'Alain Glauser l'acheta. Ce médecin-dentiste féru de récits à caractère autobiographique l'a conservé près de vingt ans, durant lesquels il en a retranscrit la moitié et a effectué quelques recherches (contacts avec des connaissances de Turban, recueil d'avis de décès de membres de sa famille...). En 2006, il en a fait don aux Archives de la vie ordinaire (AVO).

<sup>5</sup> Jean-Pierre JELMINI, *Pour une histoire de la vie ordinaire dans le Pays de Neuchâtel sous l'Ancien Régime. Plaidoyer pour une étude des mentalités à partir des écrits personnels*, Hauterive, 1994, p. 54.

sont strictement équivalentes – est un pari impossible. Notre but est simplement d'en esquisser une «topologie», en nous posant les questions suivantes: quels sont les grands types de liens qui unissent notre homme ordinaire à ses semblables? qui sont ceux qu'il côtoie? que nous apprennent ces personnes sur Turban d'une part, sur la vie quotidienne de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle à La Chaux-de-Fonds de l'autre? Nous tenterons de répondre en nous basant sur les renseignements fragmentaires du journal.

### Les *Souvenirs* de Louis Turban

L'épais cahier a le charme suranné des vieux objets. Pourtant, sa conservation n'allait pas de soi: beaucoup d'ego-documents sont liquidés à la mort de

Rescapé du passé, le manuscrit nous parle de son auteur, un horloger sans histoires. Né le 19 octobre 1874 à La Chaux-de-Fonds, Louis Achille Turban travaillait chez lui, comme doreur et graveur. Sa femme Jeanne Louise née Beaubertier – ils se marièrent en 1900 et n'eurent pas d'enfants<sup>6</sup> – fut un temps coiffeuse: jusqu'à la vente des infrastructures («Machine à sécher, machine à schampoing les tuyaux des fers la chaise»<sup>7</sup>) en 1919, elle accueillait ses clientes à domicile. Ensuite, il semble qu'elle ait secondé son mari à l'atelier: le pronom «on» est utilisé dans les passages du journal qui concernent l'ouvrage. Le 30 avril 1928, Louis Turban acquiert deux immeubles: «Le matin je signe l'acte de vente des maisons Nord 153-155 *et paie*». Dès lors, il cumule les tâches liées à son métier et celles qui incombent à son nouveau statut de propriétaire: encaisser les termes et payer les charges, trouver des locataires pour occuper les appartements vacants, veiller à la maintenance... L'investissement dans les deux bâtiments, à coup sûr conséquent, suggère une certaine aisance financière. Le fait que deux ans plus tôt, le 30 mars 1926, notre horloger achète une voiture à Montbéliard (fief du constructeur Peugeot) corrobore l'hypothèse: apparue en 1900 à La Chaux-de-Fonds, «l'automobile ne se démocratise vraiment que dans les années cinquante et soixante»<sup>8</sup>. Sa profession prestigieuse et, dans le monde de l'horlogerie, élitair<sup>9</sup> de graveur, le fait que son épouse travaille et l'absence d'enfants à charge expliquent sans doute l'abondance de ses moyens.

Au milieu de la dernière page des *Souvenirs*, quelques lettres bien droites tranchent avec les ultimes mots du diariste, d'une écriture penchée: «Le 6 Juillet 1951 mort de mon cher mari Louis Thurban<sup>10</sup> dans sa 77<sup>ième</sup> année». Quatre ans plus tard, Jeanne indiquera encore le décès «dans sa 84<sup>ième</sup> année» d'Eugène Hartmann, un proche du couple, le 8 juin 1955. Ainsi s'achève le cahier, grâce auquel on peut se représenter confusément un Chaux-de-Fonnier ordinaire et les êtres qu'il mentionne au fil du texte. Image trouble, esquisse à grands traits, car «écrire la vie reste un horizon inaccessible»<sup>11</sup>. Mais aussi – surtout – parce que, comme tout document, notre source est fragmentaire.

<sup>6</sup> Archives du Contrôle des habitants de La Chaux-de-Fonds (ci-après: ACH), fiche de Louis Achille Turban.

<sup>7</sup> Archives de la vie ordinaire (ci-après: AVO), Louis TURBAN, 1911. *Souvenirs*, entrée du vendredi 16 mai 1919.

<sup>8</sup> Raoul COP, *Histoire de La Chaux-de-Fonds*, Le Locle, 2006, p. 318.

<sup>9</sup> Marc PERRENOUD, «L'évolution industrielle de 1914 à nos jours», dans Jean-Marc BARRELET (dir.), *Histoire du Pays de Neuchâtel. De 1815 à nos jours*, Hauterive, 1993, p. 151.

<sup>10</sup> Le diariste utilise lui-même cette graphie à une reprise, lorsqu'il évoque un certain «L. Thurban», qui semble être son père. Voir plus bas.

<sup>11</sup> François DOSSE, *Le pari biographique. Ecrire une vie*, Paris, 2005, p. 7.

Elle débute en effet à la date du dimanche 3 septembre 1911 – de manière relativement abrupte: «Allés à la Sagne avec chez M Landry diné chez Mr Hauser pour 1 franc». Ce sont donc presque trente-sept années de la vie antérieure de Louis Turban qui nous échappent. Quant au contenu, le journal privilégie les loisirs de l’auteur:

*Dimanche 15 septembre 1946 « Beau temps on va avec le car Block par Fribourg le Sépay Champéry départ de ChdeFds 6 1/2 matin on est les 8 personnes avec le chauffeur M Schurch Mme Miserey et le fiancé. Superbe voyage avec beau temps. Dinons à Champéry à l’hotel Suisse. Très bon diner arrosé de bon fendant ensuite on va prendre le téléphérique pour voir tous les sommets: Merveilleux superbe promenade course extra. Rentrons par Lausanne où on boit un verre de bière en compagnie collègues d’auto et rentrons à ChdeFds à 10 heures du soir on a fait 1 1/2 H depuis Lausanne. »*

Excursions en car, en train ou en voiture dans le canton et au-delà, promenades et pique-niques autour de La Chaux-de-Fonds, repas bien arrosés entre amis: voilà ce que rapportent la majorité des rubriques, le plus souvent rédigées le samedi ou le dimanche.

Il est important d’évoquer le moment d’écriture des notes. La date, en effet, permet de définir le cahier de Turban: «Le premier geste du diariste est de la noter en tête de ce qu’il va écrire (...). Un journal sans date, à la limite, n’est plus qu’un simple carnet. (...) Une entrée de journal, c’est ce qui a été écrit à tel moment, dans l’ignorance absolue de l’avenir»<sup>12</sup>, sans être pour autant un reflet exact de la réalité. Car le document qui nous occupe est orienté. Il est bon de rappeler l’évidence, car «le chercheur qui exhume un journal, une correspondance particulière peut céder à l’ivresse d’avoir mis au jour une «vraie» source, une source qui ne ment pas, comme si les ego-documents étaient les dépositaires fidèles, éternels et authentiques d’un passé vécu; authentiques boîtes noires»<sup>13</sup>. Ainsi, il semble que notre horloger écrivait avant tout pour *se souvenir* – le substantif, au pluriel, orne la couverture – des beaux moments. Il faut donc se méfier de l’effet de source, qui pourrait induire à surestimer la dimension heureuse de sa vie. Certes, l’auteur fait parfois allusion aux malheurs de son temps (crises des années vingt et trente, guerres mondiales), évoque la mort ou les trajectoires tragiques d’amis ou de connaissances, et aborde l’un ou l’autre de ses propres tracas. Mais ces éléments négatifs occupent peu de place, en fin de compte.

<sup>12</sup> Philippe LEJEUNE et Catherine BOGAERT, *Le journal intime...*, p. 23.

<sup>13</sup> Pierre-Yves BEAUREPAIRE et Dominique TAURISSON (dir.), *Les ego-documents à l’heure de l’électronique. Nouvelles approches des espaces et réseaux relationnels*, Montpellier, 2003, p. 15.

La part belle accordée aux loisirs a pour corollaire une certaine pauvreté des renseignements sur le travail. Bien souvent, Turban se limite à signaler qu'il est surchargé, ou au contraire qu'il manque d'ouvrage. Toutefois, on peut prétendre à une meilleure connaissance de son métier dès lors que l'on rassemble toutes les notations du document qui y ont trait, et qu'on les complète par une solide connaissance du contexte historique – plus bas, on évoquera par exemple quelques-unes de ses relations de travail. En procédant de la même manière pour d'autres thématiques comme la religion, la sensibilité politique ou les goûts culturels, il devient possible d'esquisser par petites touches un portrait plus complet de notre homme. On n'aura pas la place de le faire dans cet article: quitte à être très schématique, on se limitera à relever qu'il est un protestant relativement peu fervent, qu'il n'apprécie pas outre mesure les socialistes et qu'il aime aller au cinéma.

Face au papier, Turban se livre peu. Cette discrétion dans l'expression des sentiments le place dans la droite ligne des diaristes et épistoliers neuchâtelois d'Ancien Régime. Comme nombre de ses prédécesseurs, il ajoute au récit d'événements vécus des remarques plus terre à terre<sup>14</sup>:

*Dimanche 4 octobre 1936 «La fête à Jeanne. Je lui ai acheté 1 barometre f 21»*  
*Mardi 4 octobre 1949 «Il fait beau temps on part à 12H28 pour Morteau à la foire. On achète des remèdes 1 béret et un pantalon f26 Suisse Bretelles 2,75 Suisse Elixir Guillé 1.60»*

Dépenses diverses, mais aussi menus détaillés, nombre d'heures de marche lors des balades dominicales, personnes rencontrées... Sa comptabilité répertorie aussi bien les espèces sonnantes et trébuchantes que les petits plaisirs de la vie:

*4 juin 1940 «Il fait très beau temps et on part le matin à 8h<sup>1</sup>/<sub>2</sub> pour le Châtelot à pied. Rendez-vous devant le bois du Petit Château MM Biéri MM Wuilleumier Nous deux et M Brodbeck qui est déjà parti avant. Départ de ChdeFds 8h<sup>3</sup>/<sub>4</sub> arrivés au Chatelot 11h<sup>1</sup>/<sub>2</sub>. Ca fait 2h<sup>3</sup>/<sub>4</sub> on dîne au café chez Steiner truite haricots rôti de veau pme de terre vin fendant et rouge 4.50 ensuite on joue aux cartes dehors jusqu'à près de 5 heures et on se met en branle pour remonter la côte et on revient par le même chemin. On a mis environ 3h<sup>1</sup>/<sub>2</sub> à 4 heures avec les arrêts repos»*

Pour caractériser le journal de Louis Turban, on préférera donc l'adjectif «personnel» à «intime». On oserait même, si elle n'était si longue et maladroite, l'expression «journal-livre de raison» (raison vient de *ratio*, qui signifie «compte» en latin<sup>15</sup>) pour tenir compte de la nature hybride du document.

<sup>14</sup> Jean-Pierre JELMINI, *Pour une histoire de la vie ordinaire...*, pp. 54 et 42.

<sup>15</sup> Philippe LEJEUNE et Catherine BOGAERT, *Le journal intime...*, p. 40.

## L'atome social et son milieu

Dans les quelques centaines de pages du cahier, l'extraordinaire n'affleure presque jamais. Mais c'est précisément cela qui le rend précieux : les entrées répétitives témoignent de « l'atonie des existences ordinaires », thématique chère à Alain Corbin. Partant du constat que l'histoire du peuple « se fonde sur l'étude d'une gamme restreinte d'individus au destin exceptionnel » – soit, « par le seul fait de prendre la plume, [ceux-ci] se sont extirpés du milieu qu'ils évoquent [pour] porter témoignage ou se constituer en exemples », soit ils nous sont connus par des enquêtes « à la suite d'une catastrophe, d'une émeute ou d'un crime »<sup>16</sup> –, le brillant historien des sensibilités opte pour une approche osée et inédite. Dans les archives de l'Orne, son pays natal, il choisit un nom au hasard dans l'état civil de la commune d'Origny-le-Butin. Le sort désigne Louis-François Pinagot, sabotier pauvre et analphabète du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est ce qu'il appelle un « atome social » : « un individu sur lequel seuls nous renseignent des documents qui n'ont pas été suscités par des curiosités et des procédures d'enquête visant particulièrement sa personne »<sup>17</sup>, quelqu'un ayant sombré dans l'oubli. Pour reconstituer sa vie, l'historien part à la recherche de traces, de données, afin de « décrire tout ce qui a gravité, à coup sûr, autour » de Pinagot.

Notre démarche s'inspire de celle de Corbin : nous nous intéressons à un atome social, en tâchant de nous mettre à son niveau, d'épouser son regard. Certes, les moyens mis en œuvre divergent : nous nous appuyons sur un écrit autographe du personnage étudié. Le journal est cependant très éloigné des témoignages pétris d'héroïsme dont l'historien conteste la faculté à nous parler des « engloutis »<sup>18</sup> : il livre des tranches de vie, saisies au jour le jour. Grâce à cette source, nous pouvons retenir l'esprit de la biographie de *Pinagot*, tout en évitant les impasses de cette « tentative-limite »<sup>19</sup>. Pour Dominique Kalifa en effet, l'ouvrage nous apprend ce que le personnage « ne savait pas, ou au contraire, ce qu'il ne pouvait ignorer. Mais rien de ses passions, de ses sentiments ou de ses sens ne peut jamais transparaître, et il faut s'en tenir ici aux conjectures »<sup>20</sup>. Cette réalisation s'apparente donc plus « à une monographie informée d'une petite région rurale, la Basse-Frêne »<sup>21</sup>, qu'à la biographie d'un sabotier indigent.

<sup>16</sup> Alain CORBIN, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot...*, pp. 7-8.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>19</sup> François DOSSE, *Le pari biographique...*, p. 328.

<sup>20</sup> Dominique KALIFA, « L'historien et l'atome social », *Critique*, 632-633, janvier-février 2000, p. 35.

<sup>21</sup> François DOSSE, *Le pari biographique...*, p. 330.

Loin de nous égarer dans notre recherche sur la vie ordinaire, les *Souvenirs* sont une mine de renseignements indispensables pour faire connaissance avec Turban et ses pairs. Turban *et* ses pairs : il faut revenir ici sur la notion d'atome social. La métaphore suggère un homme simple intégré à son milieu, en interaction avec lui de la même manière que l'atome se combine avec d'autres atomes pour former des molécules, de la matière. Elle décrit à merveille notre sociable horloger : son cahier fourmillé de patronymes, grâce auxquels on peut reconstituer, en partie, son monde.

### Essai de topologie du milieu social de Louis Turban

Parmi les centaines de personnes évoquées par Turban, beaucoup restent prisonnières du passé. Rencontre au hasard d'une excursion, apéritif au bistrot avec un inconnu, brin de causette avec le parent d'une connaissance en visite à La Chaux-de-Fonds... Autant d'occasions qui n'engendrent qu'une ou deux remarques lacunaires dans le journal : impossible de connaître beaucoup plus que le nom de ces êtres qui naviguent à la périphérie du milieu du diariste. D'autres, grâce à leurs liens plus ou moins forts avec lui, sont moins énigmatiques. Ce sont des amis, des membres de sa famille, des relations de voisinage ou de travail. Grâce aux indices glanés patiemment au fil de la lecture, ils émergent lentement de l'ombre.

Pour faire plus ample connaissance avec l'un ou l'autre de ces hommes et femmes ordinaires, il faut cartographier cette nébuleuse de vies. Le geste est simplificateur, c'est vrai, mais il permet d'organiser cette réalité foisonnante, et ainsi de mieux la comprendre. Dans cet exercice, nous nous baserons sur la topologie établie par Sylvie Mouysset, qui s'est attachée à restituer les réseaux d'auteurs de livres de raison. Celle-ci les représente sous forme de cercles emboîtés, afin d'envisager tous les rapports du scripteur, des plus réguliers (regroupés dans le premier cercle en partant du centre représentant *ego*) aux plus rares (classés dans le cercle le plus vaste). Pour analyser ces ensembles, elle introduit une distinction entre l'*entourage* du sujet et son *environnement*. La première notion, empruntée aux travaux de démographie actuels, caractérise ceux qui «appartiennent au monde quotidien d'*ego*, avec lequel celui-ci entretient des relations plus ou moins étroites»<sup>22</sup>. Ce sont ses proches parents, ses alliés et ses amis. Le second concept permet de prendre en compte les autres «types de relations

<sup>22</sup> Sylvie MOUYSSET, «Livres de raison et construction des réseaux sociaux : l'exemple du Sud-Ouest de la France à l'époque moderne», dans Pierre-Yves BEAUREPAIRE et Dominique TAURISSON (dir.), *Les ego-documents à l'heure de l'électronique...*, p. 262.

[qui] marquent encore l'horizon connu d'*ego*. L'environnement est en quelque sorte ici l'extérieur de l'entourage – on aimerait pouvoir inventer le terme d'*extourage* »<sup>23</sup>.

### *L'entourage*

Le premier cercle de l'espace social de Turban, celui de la maisonnée, se résume à Jeanne. Paradoxalement, le journal nous apprend peu de choses sur la personne la plus proche de l'auteur, car si elle apparaît à chaque page, c'est presque toujours de manière discrète, voire implicite. Ainsi en est-il toutes les fois que son mari l'inclut dans le pronom sujet « on », pour parler de ses activités :

*Dimanche 14 août 1938 « on va au ciné Métro, et le soir on va faire un tour, on rencontre l'Hermance et on va au halle de la Gare voir les gens arriver. »*

Parfois, elle a droit à une évocation plus généreuse, en particulier lorsque la maladie ou la peine s'en mêle :

*Samedi 14 décembre 1918 « Jeanne vient malade le Vendredi le samedi elle tient le lit. ca commence par un rhume de cerveau. C'est la grippe. On demande le docteur Humbert le mercredi – elle tient le lit depuis samedi. 12 jours au lit. »*

*2 juillet 1915 « Vendredi soir, Je fais un échec avec Paul Delachaux, Jeanne vient en pleurant, nous dit que le père a ses coliques épathiques. »*

La santé est un des thèmes récurrents des *Souvenirs* : les ennuis du couple, du simple rhume aux affections graves, y sont détaillés. Dans le premier extrait, la mise en évidence du mal suggère une réelle inquiétude : en décembre 1918, la grippe espagnole fait des ravages. Mais, soit que Jeanne ait été atteinte d'une souche plus clémente du virus, soit qu'elle lui ait mieux résisté que beaucoup, elle se remet. Quant à son père M. Beaubertier, dont les malheurs l'attristent, il décédera le 5 juillet 1915 au matin.

Les parents justement (au sens large, soit les géniteurs, les frères et sœurs et les alliés), forment avec les amis le deuxième cercle du réseau, celui des proches. La famille du diariste est originaire de Saint-Imier – lui-même est agrégé à La Chaux-de-Fonds, sa ville natale, en 1917<sup>24</sup>. Il semble que son père Jean-Louis ait longtemps vécu dans le canton de Berne<sup>25</sup>. En effet,

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 266.

<sup>24</sup> ACH, fiche de Louis Achille Turban.

<sup>25</sup> Nous n'avons pas trouvé de fiche à son nom dans les ACH. Ce qui ne signifie pas forcément qu'il n'en existe pas : nous avons limité nos recherches aux documents numérisés, c'est-à-dire ceux établis dès 1913. Avant cette date, les données concernant les habitants étaient inscrites pêle-mêle dans des cahiers annuels, dans le désordre alphabétique. Le dépouillement aurait été très coûteux en temps, pour un maigre résultat, incertain.



son épouse Laure Amstutz y mit au monde deux filles: Alice en 1865 à Sonvilier, et Gritha trois ans plus tard à Saint-Imier<sup>26</sup>. On peut donc imaginer qu'il s'est établi dans la métropole horlogère entre 1868 et 1874, date de naissance de Louis Turban, d'un autre lit – Jean-Louis s'est remarié durant cette même période avec Elisabeth Bühler<sup>27</sup>; on sait aussi qu'il a fini ses jours à Bienne:

*Dimanche 18 juillet 1915 «Le soir fait un tour et en rentrant Mm Benoit nous annonce la mort de notre père c'est Jeanneret qui a voulu venir chez nous et on n'était pas là*

*mort du pere Jean-Louis<sup>28</sup> à 2 1/2 h après midi.»*

*Lundi matin 19 juillet «allés à Bienne avec A Jeanneret voir le père mort. Rentré le soir à 10 heures.»*

*Mercredi 21 juillet «enterrement de notre père à 2h après midi Rentrés le soir à 10 heures. Très peu de travail ces temps.»*

Aucune trace d'émotion dans ces quelques lignes... Cela ne signifie évidemment pas que le deuil fut facile à porter: la fonction du journal, qu'on a qualifié de personnel et non d'intime, n'était pas de recueillir ces traces. Turban a seulement pris acte de l'événement tragique, sans éprouver le besoin de s'épancher. Reste qu'il ne devait pas souvent voir son père: jusque-là, il avait seulement évoqué le 2 février 1913 un certain «L. Thurban», juste après la mention d'un trajet à Bienne – le diariste se serait limité à l'initiale d'un des prénoms de Jean-Louis, à moins qu'il ne s'agisse d'un autre membre de sa famille habitant la ville. Quant à sa mère Elisabeth, emportée le 12 mars 1882 par une phtisie pulmonaire à l'âge de 31 ans<sup>29</sup>, elle apparaît dans cette entrée du 22 juin 1930: «On part le matin à 8 1/2 avec Cachelin et sa bonne amie on va par Berne Thoune Sygriswyl on dine à Sygriswyl devant la maison où ma mère a habité».

On peut se faire une meilleure idée des demi-sœurs de Louis, Alice et Gritha. Restées toutes deux célibataires, elles ont habité ensemble au moins depuis 1901<sup>30</sup>, à La Chaux-de-Fonds la plupart du temps – en 1920, elles déménagent à Gorgier, avant de revenir à leur point de départ quatre mois plus tard. Cette proximité leur permet de voir Turban de temps à autre. Une situation difficile va resserrer les liens familiaux: en 1930, Gritha est internée en hôpital psychiatrique.

<sup>26</sup> ACH, fiches d'Alice Julie Adrienne et de Gritha Clotilde Turban.

<sup>27</sup> ACH, fiche de Louis Achille Turban.

<sup>28</sup> Les mots soulignés ici sont encadrés dans le manuscrit.

<sup>29</sup> Archives de l'Etat de Neuchâtel, état civil de La Chaux-de-Fonds, registre des décès, année 1882, p. 72.

<sup>30</sup> ACH, fiches d'Alice Julie Adrienne et de Gritha Clotilde Turban. Dans la rubrique «Domicile – Mutations», le premier visa date du 7 août 1901.

*Samedi 11 janvier « Temps de vent et froid – il neige. Après-midi on va chez Aline – Gritha ne va pas il faut l'interner. Le soir on va chez Affolter. »*

*Dimanche 12 janvier « Temps de neige. Le matin je vais à 11<sup>1/2</sup> chez Alice demander la réponse du docteur. »*

*Jeudi 16 janvier « On conduit Gritha à Perreux à 1 heure de l'après-midi. »*

Moins de quinze jours plus tard, Aline déménage à Villeret. Elle n'y reste que trois mois: va-t-elle trouver du réconfort auprès de membres de sa famille, ou chez des amis? Les *Souvenirs* ne font pas allusion à cet épisode. En mai, elle revient à La Chaux-de-Fonds. Tout au long de leur épreuve, les deux sœurs sont soutenues par Louis et Jeanne:

*Dimanche 9 mars « Matin j'arrange la machine Auto et après midi 1<sup>re</sup> sortie en auto – On va les deux jusqu'à Cornaux et on revient à Perreux faire une visite à Gritha. Retour à 7 heures. »*

*Samedi 12 avril « après midi on va à Perreux à 1<sup>1/2</sup> avec Alice voir Gritha Retour à 6 heures. »*

*Dimanche 11 mai « Jeanne va vers Alice à la rue de la Chapelle. »*

Lorsque Gritha sort de l'hôpital début juin, elle emménage chez sa sœur. Celle-ci décède le 28 juin 1934, et la laisse seule. Dès octobre 1935, Louis Turban lui loue un de ses appartements, au 3<sup>e</sup> étage de la rue du Nord 155<sup>31</sup>. Peut-être, connaissant sa fragilité, veut-il être plus proche d'elle? Près de trois ans plus tard, elle « résille son bail »<sup>32</sup>. Elle meurt dans son nouveau logement le 8 mars 1945:

*Jeudi 8 mars « Jeudi matin vers 9 heures la police me téléphone que Gritha s'est asphyxiée au gaz. J'y vais et la police est là et a ouvert de force. Le pasteur Siron est là Gritha l'avait convoqué pour ce matin. Hélas la pauvre Gritha était étendue dans sa cuisine sur une couverture et 2 oreillers pour sa tête la bouche grande ouverte. Asphyxiée au gaz 8 Mars 1945. »*

*Samedi 10 mars « Incinération au crématoire de Gritha à 1 heure (...) Bien triste cette pauvre Gritha de quitter ce monde ainsi le temps était au soleil mais des chemins épouvantables la neige tombée qqes jours avant fond sur les chaussées. »*

« Bien triste » en effet, cette fin brutale qui a tout l'air d'un suicide. C'est d'ailleurs l'une des rares fois où le journal garde la trace d'une émotion. Mais à peine lâchés, les deux mots sont en quelque sorte étouffés par un bref descriptif de la météo du jour. Comme si le scripteur se repentait d'avoir baissé la garde un instant, d'avoir laissé la douleur lui soutirer l'aveu d'un sentiment, qu'une retenue toute neuchâteloise lui interdisait de livrer. De ce retournement surgit une forme de poésie: le soleil de

<sup>31</sup> ACH, fiche de Gritha Clotilde Turban.

<sup>32</sup> AVO, Louis TURBAN, 1911. *Souvenirs*, entrée du 25 octobre 1937.

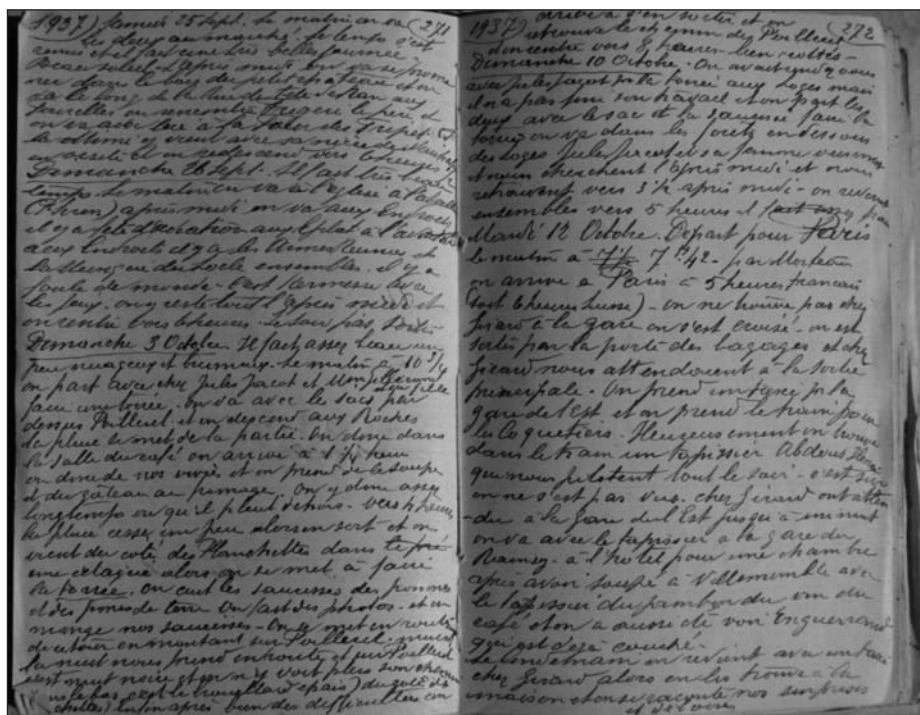


Fig. 2. Septembre-octobre 1937. Source: AVO Louis Turban, 1911. *Souvenirs*.

printemps tranche avec le tragique de la situation, que les chemins gâtés par les dernières neiges s'empressent de rappeler. L'interprétation est excessive, assurément: l'auteur n'a très probablement pas voulu cet effet littéraire. Mais peut-être faut-il parfois laisser le charme des documents opérer, quitte à abandonner, un instant seulement, un peu de rigueur méthodologique...

Dans leurs difficultés, Gritha et Alice ont pu compter sur Turban qui, s'il exprime rarement ses émotions, semble concerné par la souffrance des siens. A plusieurs reprises, Louis se dévoue également pour ses amis, lorsqu'ils sont dans le besoin. En 1920 et 1921, il prend par exemple soin d'un certain Fritz, de Sonvilier, hospitalisé à Berne. Il lui rend quelques visites, et s'occupe de transmettre des nouvelles à sa famille. Puis, à la demande du malade, il prend en charge son transfert à La Chaux-de-Fonds: il le ramène en train depuis la ville fédérale, puis trouve une voiture pour le trajet jusqu'à l'hôpital<sup>33</sup>. On pourrait multiplier ce genre

<sup>33</sup> *Ibid.*, entrées des 3, 21, 25, 26 août 1920 et 8 février 1921.

d'anecdotes, mais le procédé conférerait à notre homme ordinaire une allure de bon samaritain qui ne lui sied guère. Le simple fait que lui-même bénéficia à plusieurs reprises de l'aide de son réseau suffit à prouver qu'il n'agit pas en philanthrope désintéressé.

Les relations évoquées précédemment ont pour cadre des situations de crise. Il en résulte les pratiques sociales d'entraide, de solidarité mises en évidence. Mais bien souvent, le contexte des amitiés de Turban est plus détendu. C'est le cas de la joyeuse bande du chalet de Pouillerel: dès 1941, durant les week-ends, Louis et Jeanne retrouvent régulièrement les propriétaires Georges et Elvira Perret et d'autres bons vivants sur les pâturages des hauts de La Chaux-de-Fonds, pour des parties de campagne.

*Dimanche 28 septembre 1941 « On va diner le matin au chalet On cuit les saucisses dans la torrée il y a MMme Miéville et leur petite fille dans la poussette MM Perret une amie à Mme Miéville (coiffeuse) Mme Bangerter Chez Blanc du Locle et nous deux on a beaucoup ri ces femmes étaient saoules on dine tous ensemble on a bien ri. Pas chez Biéri ils sont partis en voyage On rit bien et on joue a la galine puis aux cartes on soupe et on redescend vers 9<sup>1/2</sup> H. »*

*Samedi 6 octobre 1945 « L'après midi on va au chalet mais on ne fait pas la torrée. Il fait trop frais et il a plu c'est mouillé. On joue au damier et on fait un roi on soupe. Le Charles Thomen vient seul il nous apporte le lapin au chalet on soupe avec des saucisses et on redescend vers 9 heures. »*

Plusieurs noms figurent dans ces citations. En fait, seuls les Turban, «chez» Charles Thomen de la Sagne – en Suisse romande, la locution antéposée à un nom de personne signifiait «la famille, la parenté de»<sup>34</sup> – et Charles Perrin et son épouse fréquentaient assidûment le chalet des Perret. Ils étaient probablement liés entre eux par un contrat. C'est en tout cas ce que suggère la démission donnée par les Perrin, suite à une dispute dont on reparlera. On peut penser que le supposé document réglait des questions financières: les utilisateurs réguliers devaient certainement s'acquitter d'une somme auprès des propriétaires. Monsieur et Madame Blanc du Locle et le couple Biéri, qui venaient souvent jouer aux cartes chez Louis et Jeanne, les rejoignaient à l'occasion, accompagnés parfois d'autres visiteurs.

On imagine aisément l'heureux vacarme de ces agapes: discussions animées, plaisanteries et éclats de rires, histoires et ragots autour de quelques bouteilles... Il arrivait en effet que les après-midi soient bien arrosées: tout le monde redescendait le soir en ville «un peu gris», voire «noir» ou

<sup>34</sup> William PIERREHUMBERT, s.v. «Chez», dans *Dictionnaire du parler neuchâtelois et suisse romand*, Neuchâtel, 1926.

franchement «quine»<sup>35</sup> – ce régionalisme populaire est en usage dans le canton de Neuchâtel et le Jura bernois<sup>36</sup>. Et la nourriture ne manquait guère : chacun apportait ses saucisses pour la torrée, un peu de soupe au pois ou «des tripes toutes prêtes»<sup>37</sup>. Parfois, c'est Elvira Perret qui cuisine – les frais sont alors partagés –, ou celui qui invite pour fêter un événement.

*Samedi 20 novembre 1948 «Après midi on monte au chalet porter 1 gigot de mouton pour le dîner anniversaire que nous offrons au chalet on avait du reste mangé à la Sagne chez le Charles une fois et chez le fils une fois aussi tous les Sagnards sont là les deux petits aussi on dine à être gonflés le dimanche donc le samedi on boit qqes verres et on descend vers 9<sup>1</sup>/<sub>2</sub> un peu gris.»*

Les bons comptes font les bons amis... Les compagnons du «chalet Perret»<sup>38</sup> semblent suivre le dicton à la lettre : en conviant Charles Thomen et les siens au dîner, Turban cherche aussi à leur rendre la pareille. Les temps sont durs, et il faut rester prudent : par exemple, le rationnement de produits comme «le sucre, le lait, le pain, la farine, les matières grasses, le riz et le charbon»<sup>39</sup> subsiste jusqu'en 1948.

Lors de leurs rencontres, les amis «tapent souvent le carton» : les parties de belotte et surtout de «yass» – le diariste emploie souvent le synonyme «stöck», courant en Romandie<sup>40</sup> – s'enchaînent. Ce jeu d'origine hollandaise, «introduit dans notre pays par des soldats du service étranger», est devenu au XIX<sup>e</sup> siècle «le jeu de cartes le plus populaire en Suisse, avec plus de cinquante variantes (chibre, pandour, etc.)»<sup>41</sup>. Parmi elles, Turban mentionne à plusieurs reprises le «roi», appelé aussi «schaffhouse» ou «schaffhouser» : deux partenaires font équipe «et doivent arriver à un total de 1000 points pendant que le troisième ou «roi» en doit faire 350»<sup>42</sup>. La bande pratiquait aussi parfois les dames, plus souvent la «galine», qui consiste à placer sur des bouchons une pièce de monnaie ou quelque autre objet. «Le joueur qui l'abat s'empare de l'enjeu si celui-ci ne tombe pas à plus d'un empan du bouchon.»<sup>43</sup>

Jeux, sorties dans la campagne – les Turban affectionnaient aussi bien les après-midi au chalet que les promenades dans la région –, repas

<sup>35</sup> AVO, Louis TURBAN, 1911. *Souvenirs*, entrées des 20 novembre 1948, 10 mai 1942 et 28 octobre 1944 par exemple.

<sup>36</sup> William PIERREHUMBERT, s.v. «Quine», dans *Dictionnaire du parler neuchâtelois...*

<sup>37</sup> AVO, Louis TURBAN, 1911. *Souvenirs*, entrée du 5 octobre 1941.

<sup>38</sup> L'expression est empruntée à Turban, qui l'utilise très souvent.

<sup>39</sup> Raoul COP, *Histoire de La Chaux-de-Fonds...*, p. 286.

<sup>40</sup> William PIERREHUMBERT, s.v. «Steuc», dans *Dictionnaire du parler neuchâtelois...*

<sup>41</sup> Peter F. KOPP, s.v. «Jeux de cartes», dans *Dictionnaire historique de la Suisse* (version électronique : <http://www.hls-dhs-dss.ch>), page consultée le 21 novembre 2008.

<sup>42</sup> William PIERREHUMBERT, s.v. «Schaffhouse», dans *Dictionnaire du parler neuchâtelois...*

<sup>43</sup> William PIERREHUMBERT, s.v. «Galine», *ibid.*

alcoolisés: autant d'activités qui s'inscrivent dans la gamme restreinte des loisirs traditionnels. L'apparition du cinéma à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à La Chaux-de-Fonds avait contribué à diversifier l'offre<sup>44</sup>: le diariste parle de l'*Apollo*, du *Scala*, du *Palace*, et du *Capitole* notamment, salles qu'il fréquente.

A lire le récit des parties de plaisir de Pouillerel, on aurait presque l'impression d'avoir affaire à une petite communauté tranquille, soudée par une amitié inaltérable, idéale. La réalité, on s'en doute, n'était pas aussi rose. Des disputes n'ont pas manqué d'éclater:

*Dimanche 26 septembre 1943 « On va au chalet l'après midi il faisait très vilain temps. Il neigeait un peu quand on montait au chalet mais ça nous fait prendre l'air chez Perret et chez Perrin sont là on joue à la belotte. C'est ce dimanche que la bringue a lieu avec Georges Perret et le Jean Pierre sur le canapé Perrin et sa femme piquent la monture on redescend vers 8 heures. »*

Après ce différend impliquant leur fils Jean Pierre, les Perrin prennent leurs distances: le 2 octobre, Charles «envoie sa démission du chalet». Six ans plus tard, la «monture» – colère, en vieux neuchâtelois<sup>45</sup> – ne s'est toujours pas calmée: «Les Perrin viennent foutre leur nez et nous saluent meme pas.»<sup>46</sup> C'est la première et dernière fois que le couple apparaît dans le journal depuis les événements de 1943.

On pourrait encore évoquer les nombreux autres amis de Turban: M. Scheidegger et sa fille Julie, qui l'accompagnent souvent dans ses «ballades»<sup>47</sup> du week-end, ou Paul Delachaux, avec qui il joue régulièrement aux échecs et parfois au billard dans l'un ou l'autre des cafés de la ville. Ou encore «la Jeannette Fasnacht», qui vient de temps en temps passer la veillée chez Louis et son épouse.

### *L'environnement*

«Au-delà des liens quotidiens et 'familiers', les rencontres sont nombreuses et fertiles.»<sup>48</sup> Au sein de l'environnement, Sylvie Mouysset opère une distinction entre les liens permanents et occasionnels. La première catégorie regroupe toutes les personnes qui ont des contacts plus ou moins réguliers avec l'auteur, sans qu'ils appartiennent à son monde quotidien.

<sup>44</sup> Jean-Marc BARRELET et Jacques RAMSEYER, *La Chaux-de-Fonds ou le défi d'une cité horlogère 1848-1914*, La Chaux-de-Fonds, 1990, p. 196.

<sup>45</sup> William PIERREHUMBERT, s.v. «Monture», dans *Dictionnaire du parler neuchâtelois...*

<sup>46</sup> AVO, Louis TURBAN, 1911. *Souvenirs*, entrée du 6 août 1949.

<sup>47</sup> C'est la graphie utilisée par le diariste tout au long du cahier.

<sup>48</sup> Sylvie MOUYSSET, «Livres de raison et construction des réseaux sociaux...», p. 266.

Ce sont ses relations de travail, de voisinage, mais aussi ses « marchands et fournisseurs, créanciers et débiteurs ». La seconde regroupe « les relations ponctuelles ou encore aléatoires, dictées par un événement et/ou un lieu précis qui n'ont pas forcément d'incidence réelle sur le destin de l'auteur : entrée de grands personnages dans la ville, rencontres fortuites et sans lendemain, relations d'un événement non vécu (...), passage et logement de troupes, etc. »<sup>49</sup>

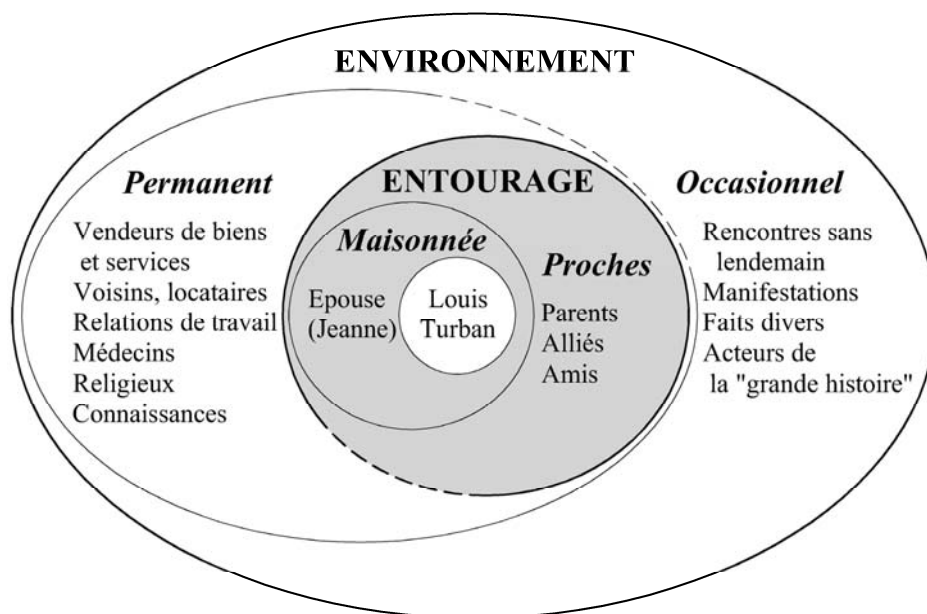


Fig. 3. Topologie du réseau de Louis Turban.<sup>50</sup>

Pour qu'elle soit applicable à notre horloger, la notion d'environnement permanent, établie par l'historienne à partir de l'étude de livres de raison de l'époque moderne, doit être quelque peu redéfinie. Si le journal indique le montant de certains achats, il ne livre guère de listes de créanciers et de débiteurs. Par contre, les personnes dont le diariste loue les services sont scrupuleusement répertoriées. On sait par exemple que M. Vuille l'aidait au jardin à la toute fin de sa vie, que le peintre Leuthold s'est souvent occupé de rénover les appartements du Nord 153 et 155<sup>51</sup>, ou encore que

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 267.

<sup>50</sup> Illustration librement inspirée d'un schéma de Sylvie MOUYSSSET, « Livres de raison et construction des réseaux sociaux... », p. 264.

<sup>51</sup> AVO, Louis TURBAN, 1911. *Souvenirs*, entrées des 7 et 14 mai 1950, 4 novembre 1947 et 26 juillet 1949 par exemple.

le notaire Ramseyer a rédigé l'acte de vente de son matériel de dorage en 1949<sup>52</sup>. Certains commerçants auprès desquels les Turban avaient leurs habitudes nous sont aussi connus :

*Vendredi 24 décembre 1943 «Le matin Jeanne va au marché moi j'ai le rhume je sors l'après midi et on va chez Lysak acheter mon spencer f33,45 et on va au magasin Jeanprêtre jusqu'à 6 heures.»*

Parfois le diariste mentionne le décès d'un voisin, ou signale qu'il est monté chez tel ou tel «de la maison» pour jouer aux cartes. Lorsqu'il devient propriétaire en 1928, il fait de temps à autre allusion à ses nouvelles tâches: le 26 août 1939, il fait signer le bail à M. Jaquet, nouvel occupant du second de la rue du Nord 153. Il doit aussi trouver des locataires: un mercredi de la fin janvier 1944, «tout un tas de monde vient pour le logement à l'Emilie» Moser, qui sera finalement «remis à M Barbezat pour fin Février»<sup>53</sup>.

En examinant de près les passages qui concernent l'activité d'horloger de Turban, on peut également se faire une petite idée de son milieu professionnel. Il a travaillé jusqu'à la fin de sa vie à domicile, et ceci malgré les mutations à l'œuvre dans l'industrie phare du canton durant les années trente: «L'emploi accru des machines dans la fabrication des ébauches, la féminisation de la main-d'œuvre, et les efforts en vue d'atteindre l'interchangeabilité des pièces ont modifié les structures de la production.» Le métier de graveur, par exemple, ne nourrit alors «plus qu'une poignée d'individus»<sup>54</sup>. Dans ces conditions, la diversification des sources de revenus opérée par l'achat des immeubles s'est révélée utile: les loyers procurent à Turban des recettes bienvenues lorsque la conjoncture baisse. Quand les commandes affluent, au contraire, il doit faire appel à des aides:

*Dimanche 30 novembre 1919 «Tous ces temps beaucoup d'ouvrage La Joséphine est chez nous pour travailler.»*

*Mardi 8 mai 1945 «On a l'Hermance en journée ainsi que le lendemain Mercredi.»*

Les pièces terminées, il les livre à ses employeurs, dont on connaît parfois le nom. Il dore des pièces pour Courvoisier, «avance de l'ouvrage à Reinbold qui presse», «travaille des boîtes à Jacot Paratte», Dimier,

<sup>52</sup> *Ibid.*, entrées des 6 et 7 avril 1949.

<sup>53</sup> *Ibid.*, entrée du 29 janvier 1944.

<sup>54</sup> Marc PERRENOUD, «L'évolution industrielle de 1914 à nos jours», p. 151.



Schmoll de Corgémont ou Cervine. Il va «chez Volter chercher des lunettes a graver genre tapisserie», ou finit «les boites à Schwartz 246 boites [et] les livre le soir à 5 heures»<sup>55</sup>.

Liens professionnels, de voisinage, vendeurs de biens et services... Pour rendre compte convenablement de l'environnement permanent de notre atome social, ces catégories mises en évidence par Mouysset ne suffisent pas. Il faut aussi évoquer le personnel soignant et religieux, dont il est souvent question. Turban décrit par le menu ses ennuis de santé. Le docteur Fernand Humbert, par exemple, l'a suivi pour une sciatique et une appendicite. En 1942, ses soins (pose de compresses puis d'une sonde) n'ont pas suffi à soigner les problèmes urinaires de son patient<sup>56</sup>. Celui-ci doit entrer à la clinique Montbrillant le 4 juillet, où il se fait opérer par le docteur Wolf. Après un séjour de deux mois et demi, il peut retourner chez lui : «Heureusement le traitement a réussi. Grâce à Dieu je suis le 20 Sept jour du jeune à la maison.»<sup>57</sup> Par la suite, des douleurs récurrentes aux reins l'amènent à consulter les docteurs Witz et Bosshart<sup>58</sup>.

Turban assiste plus ou moins régulièrement au culte du Grand Temple ou du petit temple de l'Abeille. Il se contente alors de relever laconiquement le nom du pasteur en chaire, comme ce 29 novembre 1936 : «Le matin on va à l'église au petit temple (pasteur Barrelet)». Par conséquent, on n'apprend rien sur MM. Ecklin, Haldimann, Perrenoud ou Frey, les ministres qu'il cite. Le «*Sermon sur l'argent*»<sup>59</sup> de M. Perregaux semble l'avoir particulièrement impressionné, puisque pour une fois il livre une information supplémentaire. De temps en temps, d'autres ecclésiastiques font une brève apparition, comme dans cette rubrique du 23 juillet 1946 : le couple sort et va «se reposer au jardin de la gare», où il «cause avec Wolf le rabin sur un banc». Il s'agit de Jules Wolff, premier à occuper cette charge à La Chaux-de-Fonds<sup>60</sup>. Le lundi de Pâques 1941, les Turban rencontrent un curé, M. Couzy, à la Maison-Monsieur au bord du Doubs, lieu de rencontre très prisé des citoyens<sup>61</sup>. Bien que de confession protestante, Louis est allé à quelques reprises à l'église catholique chrétienne, à la rue de la Chapelle, où le prêtre officie<sup>62</sup>.

<sup>55</sup> AVO, Louis TURBAN, 1911. *Souvenirs*, entrées des 24 octobre 1915, 16 juin 1918, 9 avril 1917, 2 janvier 1941, 8 mars 1930 et 29 mars 1940.

<sup>56</sup> *Ibid.*, entrées des 18 octobre 1939, 26 novembre 1941 et 14 juin 1942.

<sup>57</sup> *Ibid.*, entrée du 29 septembre 1942.

<sup>58</sup> *Ibid.*, entrées des 7, 20 et 21 janvier 1951.

<sup>59</sup> *Ibid.*, entrée du 5 mai 1946.

<sup>60</sup> De 1888 à 1948, avant de mourir en 1955.

<sup>61</sup> Jean-Marc BARRELET et Jacques RAMSEYER, *La Chaux-de-Fonds ou le défi...*, p. 199.

<sup>62</sup> AVO, Louis TURBAN, 1911. *Souvenirs*, entrée des 31 mars 1946 et 4 janvier 1948 notamment.

La source fourmille de ce genre de personnes n'ayant qu'un lien tenu avec le scripteur. On a regroupé dans la sous-catégorie un peu fourre-tout des « connaissances » les relations trop distantes pour être qualifiées d'amies, et qui n'entrent pas dans les types mis en évidence plus haut. Ainsi, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Lerch sont des proches des Hartmann, eux-mêmes intimes des Turban: ceux-ci les ont côtoyées à quelques reprises, sans que des contacts plus étroits se nouent. On peut en dire autant d'Alex Roth et sa femme, qu'ils rencontrent lors d'une excursion en car à Chasseral et une fois ou l'autre chez Rieder<sup>63</sup>, un café qu'ils fréquentent. De plus, de très nombreux noms n'apparaissent qu'à l'occasion du décès de l'individu: la fille Chollet périt de la grippe le 3 novembre 1918, César Richard est enterré « dans sa 60<sup>me</sup> année » le lundi 10 mars 1947, « Rodolphe Riesen des Roches de Moron » est incinéré le 10 juillet de la même année... Malgré leur unique mention, on peut considérer que ces personnages appartiennent à l'environnement permanent de notre atome social: si celui-ci a jugé important de signaler leur mort, c'est qu'ils font un peu partie de son histoire personnelle.

Les rencontres sans lendemain, elles, font partie de l'environnement occasionnel de Louis Turban. Bien souvent, elles donnent lieu à ce type de remarque:

*Samedi 11 octobre 1947 « Le matin je vais au marché l'après midi on fait un tour de Pod et on va chez Tschudin boire un thé sur la galerie on fait connaissance avec MMme Arthur Calame (...) racleur de parquets il nous cause de ses voyages sur mer. »*

*Samedi 15 septembre 1917 « Le soir on fait un tour et on va à la grande fontaine au concert, on rentre avec Grossin fils et sa femme lesquels on a fait connaissance à la grande fontaine. On les invite à prendre une goutte chez nous en rentrant. »*

La multitude des cafés de la ville<sup>64</sup>, ses rues et la nature environnante sont des lieux privilégiés pour établir ce genre de contacts éphémères.

C'est aussi le cas des diverses manifestations dont profite le couple. Louis et Jeanne aiment la musique: ils ont apprécié dans la grande salle de la maison du peuple le « pianiste Datyner un chdeFonnier » accompagné de la fanfare des Armes-Réunies, sont allés à la Boule d'or pour le « concert Blondel », ont écouté Gognat jouer de l'accordéon au café Coulet<sup>65</sup>... Notre horloger, qui à ses heures perdues peint des scènes champêtres, fréquente aussi les expositions: il signale entre beaucoup d'autres celles de M<sup>me</sup> Brossini de Polenza à la Poste et de M. Perrin au Salon d'art<sup>66</sup>. De

<sup>63</sup> *Ibid.*, entrées des 13 et 24 juillet 1949.

<sup>64</sup> Jean-Marc BARRELET et Jacques RAMSEYER, *La Chaux-de-Fonds ou le défi...*, p. 170.

<sup>65</sup> AVO, Louis TURBAN, 1911. *Souvenirs*, entrées des 30 novembre 1947, 1<sup>er</sup> janvier 1939 et 8 octobre 1919.

<sup>66</sup> *Ibid.*, entrées des 24 février 1918 et 16 février 1919.

temps à autre, les Turban s'adonnent à des distractions plus déconcertantes : une fois, ils ont assisté à la séance de magnétisme d'un certain Humbert au Petit Cercle, un café de tempérance où ils ont leurs habitudes ; une autre, ils sont « Allés voir le Géant Bobbs au café de la place »<sup>67</sup>.

Ils n'ont pas non plus manqué le spectacle impressionnant des premiers meetings d'aviation des Eplatures, organisés dès 1912. A en croire ces lignes, les vols de l'époque n'étaient pas sans risques :

*Dimanche 18 avril 1914 « Aviation aux Eplatures de Montmain allés voir au bord de la forêt avec chez Vogel. Montmain fait seulement un vol et casse son gouvernail il doit atterrir de suite. »*

*Dimanche 20 octobre 1912 « le 15 octobre très beau Cobioni l'aviateur et [le nom manque] se tuent en aéroplane vers le parc des Sports à 9h du matin. Mauvais temps. »*

Il est assez significatif que Turban rapporte l'accident d'Henri Cobioni – il était accompagné par le malheureux journaliste Auguste Bippert<sup>68</sup>. L'événement, en effet, frappe l'opinion. Il alimente quotidiennement et abondamment les colonnes de *L'Impartial* durant les deux semaines qui suivent : récit détaillé du drame, enquête sur ses causes, couverture des enterrements des deux victimes... Le journal est allé jusqu'à lancer une souscription en faveur de la veuve et des deux jeunes enfants de Cobioni, qui eut beaucoup de succès<sup>69</sup>. Turban a pris note d'autres faits divers tragiques, dont il fut parfois le témoin. Ce fut le cas le 21 juillet 1947, au Saut du Doubs : « il y a un jeune (...) des Scouts côté Français qui voulait photographié s'est hasardé de l'autre coté de la barrière et a dégringolé dans la chute du Doubs pauvre jeune de 20 ans on ne l'a pas encore retrouvé ». La nouvelle macabre d'un incendie à La Gréville, lieu-dit au nord de La Chaux-de-Fonds, l'a suffisamment marqué pour qu'il lui consacre quelques mots : une « fille de 20 ans et le frère de 35 ans sont brulés vifs et ne peuvent se sauver à temps, parce qu'ils sont montés dans leur chambre on retrouve que des petits restes calcinés »<sup>70</sup>.

De temps à autre, ce sont les événements ou les acteurs de la « grande histoire » qui font irruption dans le quotidien de notre horloger<sup>71</sup>. La

<sup>67</sup> *Ibid.*, entrées des 18 mars 1917 et 3 juillet 1915.

<sup>68</sup> Jean-Marc BARRELET et Jacques RAMSEYER, *La Chaux-de-Fonds ou le défi...*, p. 198.

<sup>69</sup> Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, Salle de lecture, *L'Impartial*, éditions du 15 au 19, du 21 au 26 et du 28 octobre 1912.

<sup>70</sup> AVO, LOUIS TURBAN, 1911. *Souvenirs*, entrée du 11 novembre 1921.

<sup>71</sup> Jacques REVEL, « Présentation », dans Jacques REVEL (dir.), *Jeux d'échelles. La microanalyse à l'expérience*, Paris, 1996, pp. 10-11. Difficile pour nous d'adhérer à ce qui sous-tend l'expression « grande histoire », à savoir qu'il existerait à côté de la grande une petite histoire sans importance, celle des individus ordinaires par exemple. Cette conception a été remise en cause dès les années septante par les micro-historiens et les tenants de l'*Alltagsgeschichte* notamment, qui s'efforcent de prendre en compte « l'expérience des acteurs sociaux ».

Première Guerre mondiale fait une apparition discrète dans cette rubrique du jeudi 27 mai 1915: «départ des Italiens pr la guerre, allé voir à la gare, et rentré de suite une foule de monde à la gare.» Quant aux personnages occupant le devant de la scène politique de l'époque, ils sont présents en la personne de Joseph Joffre notamment: le 11 janvier 1920, Turban essaie d'apercevoir le maréchal en visite à La Chaux-de-Fonds. Sans succès: «Je vais voir à la gare. Rien vu trop de monde.»

Tous ces contacts ponctuels, souvent noués et défaits par le hasard, dictés «par un événement et/ou un lieu précis», se situent aux confins de l'espace social de Louis Turban. Certes, ils «n'ont pas forcément d'incidence réelle»<sup>72</sup> sur son destin. Mais ils sont intéressants pour eux-mêmes – tel ou tel fragment de vie nous apparaît un instant –, et aussi en ce qu'ils révèlent quelques facettes du monde où évolue le diariste.

## Conclusion

La topologie esquissée dans cet article est un outil heuristique, qui vise à mieux comprendre le milieu de l'individu considéré. Par conséquent, elle ne doit pas être rigidifiée: le contour des cercles tracés n'est pas toujours net, surtout lorsque les concepts utilisés sont difficiles à définir précisément. Ainsi est-il parfois peu aisé de faire la différence entre les amis du sujet et ses connaissances. Le nombre d'occurrences du nom et les indices relevés ne permettent pas toujours de trancher, comme le montre ce cas: «Rentré à la maison Mr Freund est là qui nous dit au revoir il part pr l'amérique». C'est la seule fois où il est question de cet homme, le 20 mai 1915. S'agit-il d'un proche, que Turban n'a pas eu le loisir de citer durant les premières années du journal, ou d'une vague relation? Pas toujours commode, non plus, de distinguer une connaissance d'une rencontre sans lendemain. De plus, les milieux sociaux sont par définition mouvants<sup>73</sup>; un proche peut, à la suite d'une brouille – on l'a vu avec les Perrin lorsqu'ils rompent avec leurs amis du chalet – ou par quelque autre circonstance, prendre de la distance: «les agencements décidés ou fortuits ne sont jamais définitifs, ils évoluent avec la vie de leur auteur, celle de son entourage et plus largement de son environnement.»<sup>74</sup>

<sup>72</sup> Sylvie MOUYSSET, «Livres de raison et construction des réseaux sociaux...», p. 267.

<sup>73</sup> Cette conception, qui est celle de Sylvie Mouysset notamment, ne fait pas l'unanimité chez les spécialistes. Voir Jean BOUTIER, «Sources, objets, outils. Quelques remarques pour éviter de conclure», dans Pierre-Yves BEAUREPAIRE et Dominique TAURISSON (dir.), *Les ego-documents à l'heure de l'électronique...*, pp. 539-540.

<sup>74</sup> Sylvie MOUYSSET, «Livres de raison et construction des réseaux sociaux...», p. 263.

Une description du réseau de Louis Turban, homme « ordinaire » de La Chaux-de-Fonds, revêt nous semble-t-il trois avantages. D'abord, elle envisage tous les types de liens de l'atome avec son milieu social, grâce aux concepts d'entourage et d'environnement permanent et occasionnel. Ceux-ci permettent en effet de classer la multitude des noms présents dans les *Souvenirs*, qu'une description exclusive des catégories considérées comme affectivement les plus proches de l'auteur (la famille, les amis) aurait purement et simplement laissés de côté.

Parmi les existences esquissées, il en est de fort meurtries qui incitent à s'intéresser à la souffrance dans le contexte troublé de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Aux crises des années vingt et trente, qui touchent de plein fouet l'industrie des Montagnes neuchâteloises, aux retombées des deux guerres mondiales, s'ajoutent ces drames personnels. L'accident de Cobioni l'aviateur et les autres faits divers, les troubles psychiques et le probable suicide de Gritha, la mort d'êtres chers à l'auteur ne sont jamais rapportés avec pathos. Mais, et c'est à notre avis le deuxième mérite de la topologie de Mouysset, prendre en compte ces événements et la peine qu'ils suggèrent atténue l'effet de source du journal, qui pourrait induire en erreur. Car le cahier de Turban est d'abord un recueil de bons souvenirs: les balades en ville ou dans la nature avec Jeanne, les après-midi ensoleillées et arrosées avec la bande du « chalet Perret », les discussions avec un ami proche ou une lointaine connaissance, les rencontres sans lendemain dans un café et les excursions en car, en train ou en voiture occupent la plus grande partie des entrées.

Enfin l'attention accordée à l'espace social du diariste permet de dépasser le niveau de l'individu, en rattachant sa trajectoire personnelle à celles d'autres hommes sans histoire(s). D'une part, en s'intéressant aux gens que Turban fréquente, on en a appris sur lui. Il a en effet fallu recréer les contextes de ses relations: les unes furent familiales ou amicales, certaines purement utilitaires, d'autres eurent pour cadre le travail ou le voisinage... D'autre part, ces bribes d'informations sur des vies ordinaires valent pour elles-mêmes: on a fait des rencontres, très brèves il est vrai, avec d'autres atomes sociaux du passé. Ce n'est plus seulement un horloger qu'on a sous les yeux, mais tout un petit monde qui travaille, souffre et s'amuse.

Observer plus attentivement le milieu de Turban permettrait de répondre en partie aux questions suivantes: de quel groupe social cet homme ordinaire nous parle-t-il? sa biographie ne nous renseignera-t-elle que sur lui et ses proches? une telle étude ne nous informera-t-elle pas aussi sur les graveurs, les doreurs, plus généralement les horlogers ou les

Chaux-de-Fonniers du premier XX<sup>e</sup> siècle? Les pistes ouvertes dans cet article amènent à penser que la représentativité de Louis Turban s'amenuise au fur et à mesure que l'on s'éloigne des cercles centraux de sa topologie.

Joël JORNOD

Adresse de l'auteur: Joël Jornod, rue des Bosses 1b, 2400 Le Locle.